

PROLOGUE

Cuba. Fin des années 1940.

Mon père, le docteur Eduardo Gonzalès-Manet, ex-ministre de l'Éducation, ex-sénateur et avocat, était aussi le codirecteur du quotidien *El Pueblo*.

À dix-sept ans, je commençais à écrire des articles pour la section culturelle de ce journal. Or je ne voulais pas signer mes articles « Eduardo Gonzalès-Manet Jr ». J'admirais le cinéma, la littérature, le théâtre et la musique des États-Unis, mais je trouvais ridicule d'utiliser le mot « junior » pour adopter une mode américaine. Après avoir consulté mon père, je fis sauter « Gonzalès ».

Tout en effectuant mes débuts de journaliste, je suivais des études universitaires, j'écrivais de courtes pièces de théâtre et je montais des mises en scène. J'étais en même temps le directeur du Théâtre-Guignol cubain, qui présentait des textes de mes amis l'écrivain Alejo Carpentier et le poète Nicolás Guillén. Une pratique théâtrale intense et désordonnée.

Au bout d'un moment, je ressentis le besoin de recevoir un enseignement professionnel rigoureux à Paris, que je considérais, depuis mon enfance, comme *la ville de la culture*.

Nous avons discuté en famille.

Et un soir...

Surprise.

Mon père m'annonça, pendant le dîner, comme si cela n'avait pas la moindre importance :

— Tu sais que nous descendons du peintre ?

— Quel peintre ?

— Manet, voyons !

Sans rien ajouter, mon père, qui venait de finir de manger, quitta la table pour retourner, un cigare à la main, à son bureau. Il s'efforçait de dissimuler son malaise, comme s'il m'avait avoué un secret honteux.

Cette révélation resta en l'air.

Mon père ne m'avait jamais parlé de ses parents et encore moins de ses grands-parents. En fait, je ne disposais sur mes origines que de renseignements très vagues.

Ma mère, née en Andalousie, venait d'une famille sépharade. Mon père, né à Madrid, avait obtenu, très jeune, la nationalité cubaine.

C'est au cours d'un voyage en Espagne que mon père, marié et âgé de quarante-cinq ans à l'époque, rencontra ma mère. Elle n'avait que seize ans.

Coup de foudre.

La famille de la jeune fille habitait une grande ferme en région andalouse. Mon père, avec l'aide d'une gouvernante complice, enleva ma future mère à l'aube et la fit monter derrière lui sur un cheval blanc.

Le couple quitta l'Espagne. Et mon père installa sa jeune amoureuse dans une grande et belle maison à Santiago de Cuba. Ma mère fut considérée comme « morte » par sa famille.

Je n'ai jamais connu les prénoms, jamais vu une photo de mes grands-parents maternels et paternels.

Une absence.

Un vide.
Un exil dans l'exil.

J'avais en main mon passeport cubain où, d'ailleurs, la plupart des informations étaient fausses.

Seuls le prénom et le nom demeurent authentiques :
Eduardo Gonzalès-Manet y Lozano.

Mais...

Je suis né à Santiago de Cuba et non à La Havane.

Un 19 juin et non un 19 mars.

Et j'ai trois ans de moins.

J'ai déjà raconté cette histoire rocambolesque dans un roman* : mon père avait « oublié » de déclarer ma naissance.

Pour me présenter aux examens du lycée, il fallait avoir treize ans. Je n'avais que douze ans et neuf mois. Une confusion de l'employé de la mairie ? Au lieu de trois mois, j'eus droit à trois ans de plus.

Sur mon acte de naissance, mes parents apparaissent comme « nés » à Cuba. Pourtant...

Mon père, jeune avocat madrilène, était arrivé à Cuba au début du XX^e siècle. Une vingtaine d'années plus tard, il était sénateur et ministre de la République cubaine. Il avait dû s'arranger pour réviser ses origines et le lieu de sa naissance...

Mon départ approchait. J'eus envie d'en savoir plus.

Quand il passait la soirée à la maison, mon père aimait écrire à son bureau tout en écoutant de la musique classique à la radio. Je décidai de lui rappeler l'information surprenante qui m'avait laissé songeur.

— Papa... Tu m'as parlé un soir de Manet.

* *Mes années Cuba*, Grasset, 2004.

Le vingt-quatrième *Prélude* de Chopin, joué par Alfred Cortot, servait de musique de fond pour cette scène.

— Oui, nous descendons du peintre, tu sais.

— Tu as un dessin ? Un tableau pour le prouver ?

Il recula son fauteuil, puis se tourna vers moi. Je reçus comme une réponse immédiate le regard troublé de ses yeux clairs. Un iris gris qui parfois virait au bleu. Le regard d'un homme offensé.

— Je te montrerai notre arbre généalogique. Il y a aussi les cahiers de tante Jeanne. Tu sauras que je dis la vérité.

Et, me tournant le dos, il se remit au travail.

Quelques jours plus tard, mon père tomba malade. Une sévère bronchite. Notre médecin de famille décréta qu'il était inutile d'envoyer son patient à l'hôpital.

— Je peux très bien le soigner à la maison.

Faute professionnelle d'un docteur prétentieux qui n'avait pas envisagé la possibilité de complications pulmonaires, un cœur fragile...

Après sa mort et grâce au modeste héritage qu'il me laissait, je pus réaliser un voyage idéal : me rendre à New York, assister à quelques succès de Broadway avant de prendre un paquebot français, *The Liberty*, qui devait me conduire au Havre.

Du Havre, je me payai une première classe dans un wagon confortable pour effectuer une belle entrée dans la Ville lumière. Paris méritait bien cette petite folie.

Une année plus tard...

J'habite à la Maison de Cuba, juste à l'entrée de la Cité universitaire. Pendant un an, j'ai parcouru Paris à

pied, quartier après quartier, rue après rue. J'ai aussi visité tous ses musées.

La capitale française était, au début de ces années 1950, en pleine effervescence artistique et culturelle. La presse commençait à découvrir le « nouveau roman » et le « théâtre de l'absurde », c'est-à-dire les pièces de Samuel Beckett, Eugène Ionesco, Fernando Arrabal et Arthur Adamov...

Élève de l'École pédagogique pour le jeu dramatique, centre d'études créé par Jean-Louis Barrault, je suis les cours de Roger Blin, acteur et metteur en scène éminent et d'un tout jeune professeur de mime et d'expression corporelle : Jacques Lecoq.

Pour mes vacances de Noël, j'ai choisi Londres. La saison est brillante : l'Old Vic et ses productions de Shakespeare, avec un Laurence Olivier en pleine gloire ; les ballets où se distingue l'éblouissante Margot Fonteyn ; les comédies musicales ; les « jeunes auteurs en colère » qui commençaient à transformer le théâtre anglais : John Osborne, Arnold Wesker, Harold Pinter...

Londres... Ses parcs, ses autobus à deux étages, sa tour, son fleuve mythique, ses avenues larges et ses boutiques luxueuses...

Ses musées...

J'avais une préférence pour la Tate Gallery, dont les salles me semblaient plus « intimes » que celles de la National Gallery.

Au lieu de me comporter en touriste discipliné, passant d'un tableau à l'autre guide à la main, je me promène sans but précis, dans l'espoir de découvrir, par hasard, une œuvre qui s'impose. Un coup de foudre entre un tableau et moi-même.

Une toile attire mon attention. Une grande toile de 2 × 1,38 m. Je m'approche lentement.

Une femme assise devant une toile. Une femme peintre.

C'est déjà un fait insolite : un peintre qui peint une femme peintre. Un autoportrait, peut-être ?

J'approche un peu plus... La jeune femme est assise sur une chaise en bois, bras nus, manches courtes et bouffantes. Sa robe à la jupe très ample remplit le bas du tableau. Sur la droite, posés au sol, un carton à dessins, un rouleau de papier et une fleur de pivoine. La main gauche, bras replié, tient une palette, trois pinceaux plats et une longue baguette appuyée sur le cadre du tableau que la jeune artiste peint de la main droite. Une nature morte. Un vase rempli de fleurs.

L'auteur du tableau a saisi la beauté de cette jeune femme, les traits délicats de son visage, sa longue chevelure noire, le regard rêveur de ses grands yeux...

L'intention me semble claire : le peintre rend hommage à une jeune artiste encore sous l'emprise de l'inspiration.

Ce tableau semble un chant d'amour. Il proclame, avec une certaine insolence, une passion brûlante entre le peintre et son modèle.

Je lis le titre de l'œuvre : *Portrait d'Eva Gonzalès*.

Et le nom de l'auteur : Édouard Manet.

Je cherche refuge à l'intérieur de l'abbaye de Westminster. Une cathédrale un peu musée, un peu cimetière, où reposent un grand nombre de personnages illustres, rois, artistes, écrivains...

L'image de mon père me revient avec une force hallucinante, le ton confidentiel où vibre une certaine émotion.

— Nous descendons de Manet.

Et ma phrase assassine :

— Peux-tu me montrer un dessin ? Un tableau... ?

Ce n'est pas l'idée d'être le petit-fils d'un peintre génial qui me bouleverse ce jour-là, assis sur un banc, au milieu d'une rangée, tout au fond de l'abbaye de Westminster.

Il y avait la phrase, le ton ironique, mon sourire sarcastique...

Mon père avait compris que je doutais de lui. Son regard d'homme blessé prenait plus d'intensité depuis son brusque décès.

Le secret qu'il avait transmis à son fils virait contre sa volonté quelque peu à une farce. C'était pourtant – et j'ai mis du temps à le comprendre – un aveu douloureux.

Et soudain, dans un musée de Londres, un tableau réunissait les deux noms...

Édouard Manet, le peintre.

Eva Gonzalès, le sujet d'une toile exquise.

Eva et Édouard...

Deux prénoms, une source d'inspiration.

LA FAMILLE GONZALÈS

C'est le début de mon enquête. Le nom d'une famille. La famille Gonzalès.

Une famille bien singulière où le personnage central, le père, est un homme qui, depuis l'adolescence, adore les coups de théâtre, les déguisements, les fausses apparences, mais surtout et avant tout l'écriture. Il deviendra avec le temps un romancier populaire, un journaliste respecté par ses collègues et un défenseur acharné d'une très noble cause : celle des droits de l'auteur.

Louis Jean Emmanuel Gonzalez naît le 25 octobre 1815 à Saintes, où son père, sujet monégasque, est médecin principal de l'hôpital militaire.

C'est au collège de cette ville qu'il fait ses premières études, avant de les poursuivre à Nancy. Emmanuel est considéré par ses proches comme un enfant prodige.

Sous les pseudonymes d'Henri Royer et d'Augustus Stewart, le garçon inonde *Le Patriote de la Meurthe* de nouvelles et de critiques littéraires. Tous ses papiers sont publiés car il est doué et brillant ; en revanche, il ne reçoit pas un seul centime. Cette situation ne le décourage pas.

Le garçon grandit. Il devient adolescent et obtient brillamment son diplôme de bachelier. Le moment est venu. Il est temps de « monter à Paris ». L'excuse pour

se rendre à la capitale ? S'inscrire à la faculté de droit de la Sorbonne. Devenir avocat. Carrière prestigieuse, surtout pour un passionné de lettres.

La Sorbonne, Saint-Michel, le Quartier latin, les cafés où pullulent les poètes, les cabarets à la mode... La vie culturelle et artistique de la capitale de la France.

Bien entendu, Emmanuel abandonne la jurisprudence et, avec un groupe d'amis, fonde une revue. Mais pas n'importe quelle revue. Ce sera *La Revue de France*. Encore un travail qui, pour le moment, ne laisse pas un centime. Pour se nourrir, se loger, le jeune écrivain commence à collaborer à plusieurs journaux littéraires. Et, de nouveau, Emmanuel emploie les masques, les pseudonymes les plus extravagants. Il sera Ramon Gomeril, Melchior Gomez, Caliban...

Peu à peu, Emmanuel est considéré comme un expert de l'Espagne. Noblesse oblige ! Et le nom Gonzalez, transformé en Gonzalès par on ne sait quelle confusion administrative, s'impose dans le milieu littéraire.

Collaborateur du journal *La Presse*, Emmanuel aborde tous les sujets liés, de près ou de loin, à l'Espagne : la politique, l'art, les corridas, le flamenco, la musique et, bien sûr, la littérature.

À Saintes, Emmanuel a été élevé en compagnie d'une orpheline connue sous les prénoms de Consuelo María de los Dolorès. Mystère d'une famille honorable : les mauvaises langues diront que la « petite orpheline » est, en réalité, la fille bâtarde du docteur Gonzalès, médecin principal de l'hôpital militaire.

Pour Emmanuel, « Lolita » reste sa petite sœur bien-aimée, celle qui lui inspire une série d'histoires charmantes dédiées aux jeunes lecteurs.

« Lolita et le jardin de pâquerettes. »

« Lolita et Amadis, son chat persan. »

« Lolita et les prunes non mûres. »

Emmanuel Gonzalès reprendra, plus tard, le personnage de Consuelo María de los Dolorès. La petite Lolita s'est transformée en une adolescente dont les caractéristiques principales sont l'énergie et la soif de vivre. La jeune fille vient d'avoir dix-sept ans et un grand nombre de jeunes gens lui font la cour. Quel aspirant obtiendra, à la fin, la main de « la Lola » ? Son choix surprendra tout le monde : Don Felipe Buenaventura Vidal, son aîné de quarante-cinq ans.

Selon l'auteur du récit, il s'agissait d'une authentique histoire d'amour, malgré cette étonnante différence d'âge. « Lola, écrit-il, fut séduite par la maturité, la distinction d'un homme mûr qui mit un royaume aux pieds de sa bien-aimée. »

L'écrivain n'exagère pas en utilisant le mot « royaume » pour évoquer la fortune immense du futur époux. Vignobles à Rioja, champs d'oliviers en Castille, élevage de chevaux de race et de *toros bravos* en Andalousie, une flotte de bateaux de pêche à Barcelone...

Don Felipe Buenaventura Vidal, veuf sans descendance, laisse à sa mort tous ses biens à sa jeune épouse. Ils ont vécu ensemble deux ans de mariage. Et Lola a eu le temps d'apprendre les « secrets du métier » : la gestion de l'empire de son époux. L'héritage comprend aussi un manoir et des terres à Salamanca, la noble ville de la culture espagnole. Et, cerise sur le gâteau : une somptueuse maison sur l'avenue de la Castellana, à Madrid.

La jeune veuve de dix-neuf ans prend en main son immense fortune et impose sa volonté aux notaires, aux avocats divers et aux nombreux partenaires de son défunt époux. Elle investit dans la pierre. Les maisons, les fermes, les chalets au bord de la mer en Andalousie étaient innombrables.

Consuelo María de los Dolorès, veuve de Buenaventura Vidal, restera toujours en contact avec son « frère d'adoption ».

En 1848, Emmanuel Gonzalès épouse Céline Ragut, pianiste, chanteuse, musicienne de talent d'origine wallonne. Cette jeune femme très cultivée est aussi capable de se transformer en cordon-bleu de premier ordre.

Le couple s'installe dans un modeste appartement de la rue de Picardie, dans le III^e arrondissement de Paris où Mme Gonzalès ne tarde pas à organiser des dîners pour les très nombreux amis de son époux.

Onze mois après le mariage, le couple Gonzalès-Ragut annonce la naissance de...

Eva Carola Jeanne Emmanuela Antoinette, fille d'Emmanuel Gonzalès, homme de lettres, et de Marie Céline Ragut, son épouse.

Emmanuel Gonzalès trouve un nouveau motif d'inspiration à la naissance de sa fille Eva. Membre de la rédaction du très prestigieux *Siècle*, il continue à collaborer à une dizaine de revues littéraires, sans cesser d'utiliser ses nombreux pseudonymes. Il en profite pour raconter la joie d'un jeune couple à la naissance d'une certaine « Evita ».

Une autre nouvelle décrit l'émotion d'un « jeune papa » au moment de donner le biberon à sa fillette. « Jour de bonheur » est le titre d'un court récit dans lequel Evita, pour la première fois de sa courte existence, prononce le nom magique de... « Papa ! ».

« En avant ! » décrit les premiers pas d'une gamine qui avance maladroitement, les bras tendus vers son père. « Eva, depuis l'âge de deux ans, prenait mes crayons, mes feuilles blanches pour griffonner avec

ardeur sur une page. “Que fais-tu, Evita ? Tu écris un poème ? — Non, papa, je dessine.” Découverte charmante. Ma fille essayait de donner vie à une maison, à sa poupée préférée, à un chat. »

Un matin, au cours du petit déjeuner, Mme Gonzalès annonce à son époux qu’elle est de nouveau enceinte.

L’appartement du III^e arrondissement étant trop petit, la famille déménage au 18 de la rue de Laval, dans le IX^e arrondissement, afin de recevoir dignement la deuxième fille du couple, née le 16 février 1852 : Jeanne Constance Philippe Gonzalès-Ragut.

Année très particulière pour Emmanuel Gonzalès : naissance de sa deuxième fille et son élection à la vice-présidence de la très prestigieuse Société des gens de lettres.

Le 2 avril 1857, la petite Jeanne, âgée de cinq ans, sera baptisée à Notre-Dame-de-Lorette. Sa sœur Eva, âgée de huit ans, sera sa marraine.

La famille Gonzalès continue sa route.

En 1858, Emmanuel reçoit la croix de la Légion d’honneur. En 1861, il est élu président de la Société des gens de lettres. Cette même année, il écrit une nouvelle inspirée par sa fille aînée, « Le Rêve d’Eva » : « Son père ne cessait de s’étonner. Les progrès de sa fille le ravissaient. Elle passa du crayon à l’aquarelle sans le moindre trouble. Les traits devenaient plus fermes, les nuances de couleurs plus fines et précises. »

Un après-midi, au lieu d’assister au spectacle de marionnettes qu’ils connaissent tous deux par cœur, Emmanuel propose à Eva de l’accompagner au Louvre. Évoquant cette visite, il écrit : « Eva fait son entrée

trionphale, à l'âge de sept ans. Je lui donne quelques informations. On vient de loin pour découvrir le Louvre et chacun y trouve son bonheur. Elle avait l'intuition. Son regard ne se fixait que sur les plus admirables exemples en exposition. La *Vierge aux anges* de Cimabue l'a fascinée autant que le *Saint Sébastien*, mais, et cela ne m'a pas surpris, la découverte de Fra Angelico a provoqué une sorte de... d'extase, c'est le mot ! La petite s'approchait, s'éloignait, tournait devant les tableaux, et, à un moment donné, j'ai vu ses yeux en larmes. "C'est si beau, papa ! C'est si beau !" »

Quand la famille Gonzalès se rend à Madrid pour visiter « tante Dolorès », le programme d'amusements et de promenades prévoit toujours une visite au Prado, où la petite Eva avoue se sentir « comme chez elle ».

La vieille dame, avec son bon sens habituel, a passé un accord avec ses nièces adoptives : « Un jour au Prado. Et un jour de longue marche pour nous amuser toutes les trois... Le jardin du Palais d'Orient, ou le jardin de María Luisa... Et le dimanche, la messe le matin et le marché du Lavapiés l'après-midi. Nous trouverons quelques objets à acheter à bon prix. Des cadeaux pour vos amies de Paris. »

Eva a douze ans et sa sœur cadette neuf ans quand tante Dolorès prend l'initiative de les conduire à la salle où se trouvent les dessins « noirs » de Goya.

Avant ces visites au monde secret de Goya, la peinture, pour Eva, n'a été qu'une longue succession de tableaux de toutes tailles, immenses, moyens ou petits, dont l'attrait principal, à ses yeux, était exclusivement la couleur. C'est ainsi qu'elle a pris l'habitude de noter sur un petit carnet la couleur qui, chez chaque peintre, la frappe d'une manière particulière.

« Le rose bonbon de Rubens. »

« L'ocre terre cuite de Rembrandt. »

« Le bleu de Botticelli. Et, plus encore : celui de Fra Angelico. »

Et soudain, Goya envahit son regard avec ses personnages démoniaques, et ces traits noirs qui agressent le spectateur sans la moindre pudeur. Un véritable coup de poing.

— Je dois copier ces dessins, s'il te plaît, tante Dolorès ! Pour moi ! Juste pour moi !

Consuelo María de los Dolorès finit par tout avouer à Emmanuel Gonzalès, étonné et inquiet d'avoir trouvé, un jour, un cahier oublié par sa fille Eva sur la table de nuit de sa chambre.

— Les *Caprices* de Goya ! Tu as montré aux petites cette salle destinée aux adultes ?

— Une erreur de ma part, si nous parlons de Jeanne. C'est une autre chose s'il s'agit d'Eva. Ta fille aînée est très mûre ! Très douée ! Regarde ces dessins, Emmanuel ! Regarde-les ! L'art, la peinture sont... sa véritable vocation !

Consuelo María de los Dolorès et Emmanuel Gonzalès discutent pendant des heures. De retour à Paris, l'écrivain recevra une longue lettre de sa sœur adoptive :

Cher frère,

J'aimerais tant que tu comprennes ! Tu sais, je sais, nous savons tous les deux que ta fille Eva est une enfant douée, une gamine de treize ans qui est, pour son âge, très mûre. Pour toi, elle est toujours ta niñita... Moi, je l'observe avec les yeux d'une seconde mère.

Passons à cette situation qui te chagrine : le cahier dans lequel Eva a copié quelques dessins de la salle « noire » de Goya. Je ne peux pas garder pour moi ces images. Je te les donne.